

Des voix dans le cloître

Nouvelle fantastique

© Pascal Ganier

2026

La pluie m'accompagnait depuis le début de l'après-midi. Je conduisais depuis plusieurs heures lorsque la route quitta les derniers villages et s'enfonça dans la campagne. J'aperçus d'abord le clocher, puis les toitures d'ardoise et les façades blanches, ternies par les années. Saint-Christophe se dressait au bout d'une longue allée gravillonnée.

Je découvris un cloître autour d'un jardin soigneusement entretenu. Des statues de saints occupaient les angles. Je m'arrêtai sous une arcade. La pluie crépitait sur les ardoises, glissait le long des gouttières et tombait dans les caniveaux de pierre. Les sons se mêlaient, se répondaient, disparaissaient aussitôt.

Une voix s'éleva devant moi.

— Madame Lisebel ?

Hervé Vasseur avançait vers moi. Il dirigeait Saint-Christophe depuis un an et m'expliqua, tandis que nous gagnions son bureau, les changements qu'il voulait apporter au pensionnat. Un audit était en cours. Il fallait classer, numériser, débarrasser les bâtiments de ce qui s'y était accumulé.

Les premiers jours passèrent. Je m'habituai aux élèves, aux sonneries, aux longues galeries. Certaines habitudes m'amusement. Après l'étude, les élèves parlaient moins fort dans le cloître. Ils évitaient un vieux puits situé dans le clos et refermaient soigneusement certaines portes.

— Ça a toujours été comme ça, m'expliqua Sophie, qui enseignait l'histoire.

Vincent, professeur de sciences, haussa les épaules.

— Les internats fabriquent facilement ce genre d'habitudes.

Les élèves eux-mêmes semblaient ne plus savoir pourquoi ils les respectaient.

Un après-midi, après mon dernier cours, j'effaçai le tableau et quittai la salle. Arrivée au bout du couloir, je revins chercher un livre oublié. Quelques mots subsistaient dans le coin inférieur droit. J'avais sans doute mal effacé. Je passai le chiffon dessus.

Le soir, chez moi, je repris le carnet que je gardais depuis plusieurs années. Depuis que je vivais seule, j'y écrivais plus souvent. J'y notai la date et les mots restés sur le tableau. Le lendemain, les cours reprirent.

Je commençai peu après à aider Sophie aux archives. Les rayonnages montaient presque jusqu'au plafond. Des registres, des cartons et des dossiers conservaient les traces les plus diverses de l'histoire du pensionnat. Hervé Vasseur passait régulièrement vérifier l'avancement du classement.

— Tout ce qui n'a plus d'intérêt doit disparaître.

Un soir, en vidant un carton de cahiers reliés, j'en fis tomber un dont la couverture de toile vert foncé portait simplement un prénom : Agathe.

— Tu la connais ?

Sophie regarda le cahier.

— Une ancienne élève.

— Il y a longtemps ?

— Assez, oui.

Agathe écrivait rarement sur elle-même. Elle relevait des horaires, des lieux, des gestes observés chez les autres. Plus loin, elle évoquait des conversations entendues derrière les portes, des mots perçus pendant la pluie et des pas qui semblaient continuer lorsqu'on s'arrêtait. Sur une page, une seule phrase occupait le milieu de la feuille :

Le couloir garde parfois une partie de ce qu'il reçoit.

Elle pouvait désigner l'écho.

Je commençai pourtant à prêter davantage attention aux sons du pensionnat. Les galeries, les portes et les voûtes renvoyaient les bruits dans toutes les directions. Il m'arrivait, quand les salles étaient vides, de distinguer des paroles dans le vent ou dans le frottement des branches contre les murs.

Puis il y eut Pauline.

Elle disparut un jeudi après-midi de janvier. Après plusieurs heures de recherches, on la retrouva au fond du vieux puits. Une planche avait probablement cédé sous son poids. Les secours la remontèrent sans blessure grave.

Quelques jours plus tard, je la trouvai seule dans une salle.

— Tu te souviens de ta chute ?

Elle acquiesça.

— Tu avais appelé ?

Elle parla si bas que je dus tendre l'oreille.

— Elles parlaient.

— Qui parlait ?

Elle serra la poignée de son cartable.

— En bas.

Vincent m'expliqua que les voix de la surface avaient pu lui parvenir déformées. Dans un puits, me dit-il, un son descend, remonte, frappe les parois. Son explication me rassura.

Le soir venu, pourtant, les deux mots de Pauline me revinrent.

En bas.

Je me relevai au milieu de la nuit et repris mon carnet. J'y inscrivis la date, l'heure approximative de sa découverte, la profondeur du puits et sa distance avec les bâtiments.

Cette précision m'apaisa.

Je consultai de plus en plus souvent le cahier d'Agathe. Le puits y apparaissait une fois. Elle mentionnait une élève restée longtemps près de la margelle. La page suivante avait été arrachée.

Le père Paul venait plusieurs jours par semaine à Saint-Christophe pour célébrer la messe et rencontrer ceux qui souhaitaient le voir. Un après-midi, j'entrai dans la chapelle avant de reprendre mes cours. Claire se dirigea vers le confessionnal et disparut derrière le rideau. Je m'assis au fond de la nef. Peu après, elle ressortit seule. J'attendis encore quelques minutes avant de repartir.

Je croisai le père Paul un peu plus tard près du réfectoire.

— Je voulais vous parler tout à l'heure, mais vous étiez encore au confessionnal.

— Mais non, je ne suis pas allé à la chapelle.

Je ne répondis rien. Plus tard, je croisai Claire à la sortie d'un cours.

— Je t'ai vue à la chapelle l'autre jour.

Elle me regarda, attendant la suite.

— Tu étais entrée dans le confessionnal ?

— Oui, madame.

Elle poursuivit son chemin.

Je commençai à négliger mon travail. Des copies attendaient sur mon bureau. Je rentrais tard. Hervé Vasseur me rappela plusieurs fois que mes classes passaient avant les archives.

Je cessai d'y aller pendant quelque temps.

Au printemps, je remarquai une autre habitude. Dans l'escalier qui menait à la bibliothèque, les élèves se rangeaient contre la rampe lorsqu'ils croisaient quelqu'un. Ils le faisaient même lorsqu'il y avait assez de place pour passer.

Je demandai à Thomas pourquoi.

— On fait toujours comme ça.

Il me regarda avec étonnement et reprit son chemin.

Quelques jours plus tard, je retournai aux archives. Le cahier d'Agathe reposait encore sur son rayonnage. Je l'ouvris et retrouvai une phrase que j'avais recopiée plusieurs semaines auparavant.

Dans mon carnet, j'avais écrit : *Ils attendaient avant de reprendre*. Dans le cahier : *Ils écoutaient avant de reprendre*.

Je rapprochai les deux pages. Je ne me souvenais plus du moment où j'avais fait cette transcription. Je pouvais m'être trompée.

Cette explication suffisait, mais ne me satisfaisait pas.

Je commençai à noter les lieux, les dates, les horaires, jusqu'à la météo. Certains mots revenaient : la pluie, des pas, le vent, une résonance. Peut-être n'y avait-il rien là que les bruits ordinaires d'un vieux pensionnat. Je le savais. Je continuais pourtant.

Dans le grenier où une partie des archives avait été déplacée, je découvris un jour une enveloppe de photographies anciennes. L'une représentait une petite cour rectangulaire. Trois arcades longeaient un côté. Un escalier extérieur descendait vers une porte étroite. La pierre et les fenêtres appartenaient sans aucun doute à Saint-Christophe.

Je ne connaissais pas cet endroit. Au dos, quelqu'un avait écrit : *Saint-Christophe*. Une ancienne configuration, pensai-je. Une aile transformée, un escalier supprimé.

Je glissai malgré tout la photographie dans mon carnet.

Le lendemain matin, une partie du grenier avait brûlé. Une vieille installation électrique fut évoquée. Plusieurs cartons avaient disparu.

Le cahier d'Agathe aussi.

Je conservais la photographie.

J'oubliai une permanence et arrivai en retard à un rendez-vous avec un parent. Hervé Vasseur me convoqua.

— Vous avez également consulté des documents qui avaient déjà été classés.

— J'essaie simplement de comprendre certaines choses.

— Certaines choses ne concernent plus votre travail. Vous êtes ici pour enseigner.

Il referma le dossier.

— Je vous demande maintenant d'arrêter.

Pendant deux jours, je laissai mon carnet fermé. Puis je l'ouvris de nouveau.

Je relus mes notes. Les mêmes lieux revenaient : le cloître, les archives, le puits, la chapelle. Je voulus les parcourir une dernière fois. Ensuite, pensais-je, je pourrais refermer le carnet.

Quelques jours plus tard, je traversais le préau pendant une récréation. Des élèves s'étaient rassemblés près des piliers. Devant moi, deux reculèrent tandis qu'une troisième se rangeait sur le côté.

Elles laissèrent entre elles un passage assez large pour une personne. Je ne vis personne passer. Quelques secondes plus tard, elles avaient repris leurs places et continuaient leur conversation.

— Pourquoi vous êtes-vous écartées ?

L'une d'elles tourna la tête vers moi. La sonnerie retentit.

Je passai au secrétariat et demandai la clé des archives. On refusa de me la donner. J'insistai. Dans l'après-midi, Hervé Vasseur me fit appeler.

— Je vous avais demandé d'arrêter.

Je gardai le silence. Il posa une feuille devant moi.

— Vous ne reprenez pas vos cours. Vous quitterez Saint-Christophe dès ce soir.

Je partis un vendredi après-midi.

Ma vie reprit une apparence de normalité. Je rangeai mes livres, bus moins, dormis davantage. Plusieurs jours passèrent avant que je rouvre mon carnet.

Plus j'avancais, plus mes notes devenaient minutieuses. Certaines pages me parurent étrangères. Je reconnaissais mon écriture sans toujours retrouver ce qui m'avait frappée.

J'avais rapproché des événements parce qu'ils s'étaient produits au même endroit. La pluie revenait souvent, mais il avait beaucoup plu cette année-là. Le cahier d'Agathe avait probablement orienté mon attention. Pauline avait pu entendre les voix de ceux qui la cherchaient.

D'autres faits subsistaient.

Je revoyais Claire entrer dans le confessionnal alors que le père Paul affirmait ne pas s'être trouvé dans la chapelle. Je ne savais toujours pas pourquoi les élèves du préau s'étaient écartées.

Plus je réduisais mes notes à ce dont j'étais certaine, moins elles formaient un ensemble. Un mot revenait souvent.

Écouter.

J'avais écouté la pluie, des pas, le vent dans les galeries, le silence d'une pièce. Après un certain temps, j'avais commencé à attendre de l'écouter elle-même qu'elle me révèle quelque chose.

Je pouvais décider que tout avait commencé lorsque j'avais prêté attention à Saint-Christophe. Je pouvais aussi soutenir le contraire : j'avais prêté attention parce que certaines choses avaient commencé à me troubler.

Je rangeai mon carnet.

La nuit était tombée. La pluie commençait à frapper les vitres de mon appartement. Assise dans mon fauteuil, je l'écoutais tomber. Il n'y avait ni cloître, ni galerie, ni statue derrière la fenêtre. Seulement des immeubles au loin, les voitures dans la rue et l'eau qui ruisselait.

Je n'entendis aucune voix.

Je n'ai jamais su si j'en avais entendu une seule. Je sais seulement qu'après mon passage à Saint-Christophe, je ne pouvais plus écouter la pluie sans me demander si j'entendais davantage qu'autrefois, ou si j'avais appris à écouter autrement.